

Mon tout dernier cours : la pragmatique demain

Jacques Moeschler

Département de linguistique

Université de Genève

<jacques.moeschler@unige.ch>

Résumé

Cette contribution est la version écrite de *Mon tout dernier cours*, donné à l'université de Genève le 22 mai 2019 (salle B106, cf. [<https://mediaserver.unige.ch/play/118934>] pour la version audio et vidéo). Son but était de faire le point sur les grandes découvertes de la pragmatique, de proposer des axes de recherches futures possibles en pragmatique et de poser la question finale de la responsabilité d'un chercheur en pragmatique face aux défis sociétaux actuels. Le concept d'impact sociétal est en effet à l'ordre du jour des institutions qui sponsorisent la recherche et deviendra un élément central de l'évaluation de la recherche dans les années futures. Les quelques réflexions proposées sur cette question devraient permettre de montrer le rôle central de la pragmatique dans les recherches en sciences humaines et sociales.

Mots clés : Pragmatique, responsabilité, expertise, innovation, impact sociétal

1. Introduction

Ce tout dernier cours est consacré à la présentation des principaux résultats de la pragmatique et de mes travaux de recherche en pragmatique ces trente dernières années. Dans un deuxième temps, j'essaierai de faire une esquisse des directions que pourrait prendre la pragmatique dans un horizon proche. Enfin, j'aimerais esquisser une approche plus large des objets de la recherche en pragmatique (Super Pragmatique), qui met au centre de ses objectifs des questions impliquant la responsabilité et l'engagement des scientifiques dans des questions sociétales.

Ce changement d'orientation des recherches se trouve être aujourd'hui illustré par de nombreux académiques en sciences humaines et sociales et en sciences cognitives, pour lesquels les résultats des recherches de leur domaine devraient avoir un impact social important.

Cette nouvelle direction des recherches contraste avec deux attitudes classiques des universitaires : (i) une approche ‘tour d’ivoire’, consistant à déconnecter science et société ; (ii) une approche interventionniste, consistant à revendiquer une interprétation des faits de société à partir d’hypothèses relevant de théories scientifiques. Ces deux approches sont cependant inadéquates, pour deux raisons au moins. D’une part, l’approche isolationniste devient de plus en plus difficile à justifier, tant la science est requise comme service d’urgence pour sauver l’humanité face aux grands défis du 21^e siècle : changement climatique, environnement, immigration, pauvreté, déséquilibre économique, déconnexion du monde politique face aux événements sociaux (par exemple les gilets jaunes en France). D’un autre côté, l’attitude interventionniste est irritante, car elle manifeste rarement une approche scientifique des phénomènes auxquels notre monde est confronté aujourd’hui : ce sont des discours idéologiques, tant en sciences sociale qu’en ‘philosophie’¹, qui cherchent à confirmer des thèses sans justification empirique.

Il se trouve que depuis quelques années, des scientifiques prestigieux ont changé de cap : ils ont décidé de partager leur savoir et leurs connaissances au grand public. Ces connaissances ne sont nullement de l’ordre des ‘idées’, des ‘opinions’, des ‘croyances’, bien pensantes ou non, mais des faits. La science a ceci d’extraordinaire qu’elle accumule depuis des centaines d’années, des faits. Ceux-ci sont vérifiés, examinés à la loupe, et lorsque des théories émergent, elles sont confrontées à des expériences nouvelles ou répliquent les premières. En d’autres termes, les données et les faits résistent, les théories changent à l’épreuve des faits. Des auteurs exemplaires, comme Steven Pinker, Jared Diamond ou encore Yuval Noah Harari, dans le domaine des sciences cognitives, de l’anthropologie ou de l’histoire culturelle, ont changé la donne : la science est maintenant intégrée aux grandes questions de nos sociétés, et non plus relégués à des domaines d’application ou de la technologie nécessaire au ‘développement’ de la société. Je montrerai dans la section 4 comment la pragmatique peut rejoindre ce mouvement généralisé.

1 Je fais référence à une conception large de la philosophie, essentiellement non académique. En France par exemple, tout le monde est philosophe. L’Académicien Alain Finkielkraut, agrégé de lettres modernes, est présenté et se présente comme philosophe.

2. Une vie dans la pragmatique

J'ai passé ma vie de chercheur et d'enseignant à ne faire qu'une chose : étudier la pragmatique. Ma grande chance a été que ce domaine, qui a émergé dans les années soixante-dix, n'était pas une nouvelle discipline, mais la conjonction de plusieurs disciplines : philosophie, sciences cognitives, logique, linguistique, psychologie expérimentale, anthropologie, pour n'en citer que quelques-unes. Ce que je cherchais m'a été partiellement donné lors d'une première rencontre académique après ma licence en juillet 1977, à Urbino, avec Teun van Dijk et Franz Günthner. Le premier venait de la *Text linguistics*, mais avec toute la tradition logique et philosophique analytique (van Dijk 1977), le second de la sémantique montagovienne (Dowty et al. 1981). En 1983, à UCLA, j'ai suivi les cours de Deirdre Wilson, qui présentait la première version de *Relevance*, publiée en 1986 : cette éducation m'a permis de changer d'orientation, en gros de passer du structuralisme au cognitivisme (Moeschler 2006). Un grand courant bousculait les sciences du langage, les premières expériences sur la cognition montraient que la tradition continentale en linguistique se posait des questions sans réponse.

J'ai été très fier de revenir des USA en 1978 avec un manuscrit ronéotypé des William James lectures de Paul Grice de 1967, dont j'ai appris plus tard qu'il avait été transcrit et tapé à la machine par Deirdre Wilson. Ce manuscrit m'a accompagné pendant des décennies, que je n'ai eu cesse de citer, car il contenait des arguments extraordinaires pour la vision pragmatique de la signification et de la communication que je découvrais. Ce que l'on appelle le tournant gricéen (*the Gricean turn*) a certainement constitué, dans les années soixante-dix, un moment clé et fondateur de ce que l'on appelle la pragmatique, dans une acception assez éloignée d'un des premiers usages de ce terme par le philosophe Charles Morris (1938, 1975). Nous allons dans cette section rappeler en quoi ce tournant a consisté et quelles ont été ses conséquences.

2.1. Qu'est-ce que la pragmatique ?

Un des grands défis des sciences du langage est l'étude de la communication verbale et de la signification. Deux changements conceptuels majeurs se sont produits il y a près de quarante ans : (i) la définition de la communication verbale comme non seulement codique, mais aussi inférentielle ; (ii) la définition de signification communiquée dans le langage comme non-conventionnelle (*non-natural meaning*).

Ce changement a permis l'étude de la communication verbale et de la signification de la locutrice, à savoir ce qu'elle VEUT DIRE avec ce qu'elle DIT. En d'autres termes, la locutrice veut dire plus que ce qu'elle ne dit dans son énoncé. De manière plus technique, le sens de la locutrice (*speaker meaning*) va bien au-delà de ce la phrase signifie. Autrement dit, le sens de l'énoncé est plus riche que la signification de la phrase. Cette distinction a permis de diviser le travail : la sémantique étudie la signification de la phrase, la pragmatique le sens de l'énoncé de la locutrice.

2.2. Grandes orientations et grandes questions

Depuis Grice (1989), on admet que l'on peut comprendre ce que la locutrice veut dire parce qu'on est autorisé à présumer qu'elle est coopérative et qu'elle respecte neuf maximes de conversation, regroupées autour de quatre catégories (quantité, qualité, relation, manière). La tâche de la pragmatique est dès lors d'expliquer comment l'auditeur arrive à construire l'intention informative de la locutrice sur la base de son énoncé.

Voici la réponse gricéenne. Pour y arriver, l'auditeur doit reconnaître d'abord l'intention communicative de la locutrice afin d'obtenir son intention informative : l'intention informative (le sens de la locutrice) est obtenue par inférence, alors que son intention communicative est reconnue par le caractère ostensif de l'énoncé de la locutrice. Cela a conduit à une nouvelle définition de la communication : la communication verbale est un cas particulier de communication ostensive-inférentielle : la communication est ostensive parce que la locutrice montre son intention de communiquer via son énoncé et elle est inférentielle parce que son intention informative n'est pas obtenue par décodage, mais par inférence.

2.3. Grandes découvertes

La plus grande découverte de la pragmatique après l'article fondateur de Grice (1975) a été l'importance cognitive et communicative de la pertinence (Sperber & Wilson 1989, 1986/1995) : nous faisons l'effort de traiter les énoncés de la locutrice parce que nous présumons qu'ils sont pertinents. Plus précisément, nous présumons, comme destinataires, que l'énoncé de la locutrice est optimalement pertinent, relativement à ses capacités et ses préférences.

Comment est définie la pertinence ? La pertinence est définie relativement à un individu, comme un équilibre entre effets (contextuels ou cognitifs) et efforts (cognitifs ou de traitement) : plus l'énoncé produit d'effets, plus il est pertinent ; plus il demande d'efforts (de traitement), moins il est pertinent. Les effets cognitifs sont définis comme des modifications de l'environnement cognitif du destinataire, à savoir l'ajout d'une information nouvelle ou le renforcement (en plus ou en moins) d'une information ancienne, allant jusqu'à la suppression d'une information ancienne.

2.4. Mes contributions

Durant ces quelques décennies, mon activité de chercheur et d'enseignant m'ont conduit à deux principales contributions : une présentation des grands courants de la pragmatique par des ouvrages académiques à destination des étudiantes, des scientifiques et des enseignants des universités (Moeschler & Reboul 1994, Reboul & Moeschler 1998a, Moeschler & Auchlin 2018, Zufferey & Moeschler 2012, Zufferey, Moeschler & Reboul 2019) ; une approche pragmatique de faits linguistiques traditionnellement classés comme grammaticaux, comme les temps verbaux (Moeschler et al. 1998, Moeschler 2019a), les connecteurs concessifs et causaux (Moeschler 1989, 2019a), les mots logiques (conjonction, disjonction, conditionnelle, négation) (Moeschler 2019a). Ces thématiques ont donné lieu récemment à une synthèse de mes résultats de recherche dans Moeschler (2019a).

J'aimerais ici développer trois de mes « découvertes » : (i) Pourquoi n'y a-t-il pas de connecteur causal en avant dans les langues naturelles ? (ii) Pourquoi l'encodage des informations sémantiques et pragmatiques dans le lexique est-il complexe ? (iii) Pourquoi la frontière sémantique-pragmatique ressemble-t-elle à la frontière des cantons suisses ?

J'observerai que ces questions sont des questions en *pourquoi*. Une question en *pourquoi* se pose lorsqu'une situation est jugée anormale, ou demande explication. Ces trois phénomènes ne sont donc pas ordinaires et demandent une explication. La bonne nouvelle est que nous pouvons proposer une réponse, pragmatique, à chacune de ces questions.

2.4.1. Absence de connecteur causal en avant

L'un des faits remarquables à propos de la causalité dans la langue est qu'elle est en arrière (*backward*) ou non-iconique. L'ordre des événements dans le

discours est l'inverse de leur occurrence dans le monde. Alors que l'ordre naturel est l'ordre cause-conséquence, les relations causales sont exprimées par l'ordre conséquence-cause, comme l'illustre (1) :

(1) Jacques s'est cassé la jambe. Il est tombé dans un précipice.

Au contraire, les relations temporelles sont en avant (*forward*) ou iconiques, et illustrent l'ordre cause-conséquence, comme en (2) :

(2) Jacques est tombé dans un précipice. Il s'est cassé la jambe.

Comment expliquer cette asymétrie ? L'une des méthodes est d'observer la distribution des connecteurs *parce que*, *et*, *donc*, à savoir leur distribution en lecture causale. La table 1 donne une première réponse à cette question :

Table 1 : Ordre des éventualités et connecteurs causaux

ordre de la causalité		conséquence-cause	cause-conséquence	
connecteurs		<i>parce que</i>	<i>donc</i>	<i>et</i>
ordre des éventualités	état-état	+	+	-
	état-événement	+	+	-
	événement-état	+	-	+
	événement-événement	+	-	+

Si l'on prend la combinaison d'énoncés représentant des éventualités, limités aux états (*Marie est malade*) et aux événements (*Marie a poussé Jean*), seul *parce que* exprime la relation causale dans l'ordre non-iconique, conséquence-cause. Dans l'ordre cause-conséquence, il faut deux connecteurs, *donc* et *et*, pour exprimer les quatre combinaisons possibles (Moeschler 2011, 2019).

2.4.2. Complexité de l'encodage sémantique et pragmatique

Travailler sur le lexique fonctionnel (grammatical) suppose la question de leur signification : est-elle conceptuelle ou procédurale ? Que signifient les notions de signification conceptuelle et procédurale ? Elles sont liées aux notions de *concepts* et de *procédure*. Partons d'exemples simples.

Nous pouvons avoir une représentation assez simple des *concepts* temporels comme PASSÉ, PRÉSENT et FUTUR, donné dans la Figure 1 :

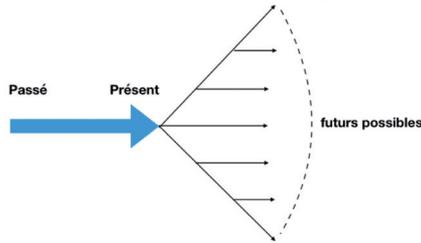


Figure 1 : Représentation conceptuelle du temps

Ce que la Figure 1 illustre est que le temps est représenté comme une flèche, pour ce qui est des concepts de passé et de présent. Dans une vision de physique naïve, un événement précède et cause un autre événement, et les événements passés précèdent les événements présents. En revanche, la relation entre le présent et le futur n'est pas linéaire, mais ramifiée : au moment où je vous parle, je ne sais pas, même si je l'ai prévu, ce que sera le futur immédiat : mon ordinateur peut tomber en panne, une alarme incendie peut se déclencher, une corde du violoncelle de Miriam peut se rompre, et même si ces événements sont peu probables, ils sont possibles. En revanche, pour ce qui est du passé, d'autres passés auraient pu se produire, mais nous serions alors dans un autre présent. Cela dit, nous pouvons avoir une représentation de ce qu'est le passé : tout événement passé s'est produit avant maintenant, et les événements présents sont cotemporels au temps du discours.

Que recouvre la notion de *procédure* ? Prenons l'exemple d'une recette de cuisine, comme celle du gratin aux pommes de terre et aux cèpes de la *Cuisine de ma femme*, de Pierre Perret.

Préparation : Épluchez les patates et coupez-les en rondelles fines. Rincez-les à l'eau claire. Séchez-les dans un torchon. (...)

Ce que montre cette recette, c'est, outre les ingrédients, un ensemble d'instructions (Préparation). Pour cette recette, il faut d'abord éplucher les patates, les couper en rondelles, les rincer et les sécher. Appliquer cette recette suppose respecter, à savoir satisfaire, cet ensemble d'instructions.

Quelle relation entre une signification conceptuelle, qui renvoie à une notion ou à un concept, à savoir une représentation, une signification procédurale (un ensemble d'instructions) et les catégories grammaticales, lexicales et fonctionnelles ?

La réponse traditionnelle est une correspondance univoque entre type de significations et type de catégories : les catégories fonctionnelles encoderaient de la signification procédurale non-vériconditionnelle, alors que les catégories lexicales encoderaient des significations conceptuelles vériconditionnelles. Or le tableau est très différent, bien argumenté déjà dans Wilson & Sperber (2012, chapitre 7) : il n'y a aucune correspondance biunivoque entre signification conceptuelle et catégorie lexicale, entre signification conceptuelle et signification vériconditionnelle, entre signification procédurale et catégorie fonctionnelle et entre signification procédurale et signification non-vériconditionnelle. La Table 2 illustre la complexité du rapport entre type de signification et catégorie linguistique.

Table 2 : Types de signification et catégorie linguistique

signification		catégories	
		lexicales	fonctionnelles
procédurale	vériconditionnelle	∅	pronoms, indexicaux
	non-vériconditionnelle	lexique de contenu	connecteurs, temps, négation
conceptuelle	vériconditionnelle	lexique de contenu	connecteurs, temps, négation
	non-vériconditionnelle	adverbes illocutionnaires	∅

Ce qui est exclu est des catégories lexicales encodant une signification procédurale vériconditionnelle (il faudrait qu'un nom ou un verbe se comporte comme un connecteur logique vériconditionnel), ainsi que des catégories fonctionnelles à signification conceptuelle non-vériconditionnelle (il faudrait un connecteur décrivant un concept avec une signification non-vériconditionnelle)².

La question de la complexité de cette distribution est encore un problème non résolu, auxquelles les théories sémantiques et pragmatiques doivent répondre, bien que cette question ne soit pas à l'agenda de la sémantique et de la pragmatique formelles.

2 Nous faisons l'hypothèse que si un connecteur encode un concept, sa signification est vériconditionnelle, sa signification non-vériconditionnelle étant procédurale.

2.4.3. *La frontière sémantique-pragmatique*

Ma troisième contribution à la pragmatique a été une proposition sur l'interface sémantique-pragmatique (Moeschler 2018a). La question à laquelle j'ai tenté de répondre est la suivante : pourquoi deux niveaux de signification, sémantique et pragmatique ?

L'hypothèse que j'ai argumentée, avec un certain nombre de tests linguistiques (enchaînement, négation), est que (i) la frontière entre sémantique et pragmatique est sinueuse (il n'y a pas de continuum entre ces deux types de signification) et (ii) les significations sémantiques (implication, présupposition) et pragmatiques (explicature, implicature) satisfont de manière différente plusieurs critères, ce qui explique la nature de cette frontière.

Deux métaphores ont guidé ma réflexion : la métaphore des cantons suisses et la métaphore du mille-feuille. La métaphore des cantons suisses met en parallèle les frontières géographiques des cantons de Vaud et de Fribourg d'une part, et des pays africains du sub-sahariens d'autre part.

La frontière entre les cantons de Vaud et de Fribourg contient des enclaves fribourgeoises dans le canton de Vaud et des enclaves vaudoises dans le canton de Fribourg, toutes ayant pour cause des raisons historiques. En revanche les pays sub-sahariens ont des frontières tirées à la règle, arbitraires.

La frontière sémantique-pragmatique n'est pas rectiligne, simple, mais sinueuse et complexe : la raison est que les significations sémantiques et pragmatiques satisfont de manière différentes six types de critères (accessibilité, force, explicitation, vériconditionnalité, contextualisation, inférence), comme le montre les Figures 1, p. 129.

La seconde métaphore est celle du mille-feuille, et signifie que la compréhension d'un énoncé est un phénomène holistique, à savoir global *vs* local. Dans le processus de compréhension d'un énoncé, on doit tout prendre ensemble, comme on mange un mille-feuille. En effet, un mille-feuille se mange en coupant des parts verticalement, et non par couche horizontale.

3. La pragmatique demain

Dans cette section, j'aimerais proposer quelques pistes pour l'avenir de la pragmatique. En 1994, Anne Reboul et moi avons publié aux éditions du Seuil le *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique* (Moeschler & Reboul 1994), premier ouvrage en français sur la pragmatique, dont l'ambition était de

présenter de manière si possible exhaustive les domaines, les champs et les résultats de cette nouvelle approche du langage et de la communication verbale. Le dernier chapitre, de conclusion, s'intitulait *L'avenir de la pragmatique*, où nous faisons quelques propositions pour que la pragmatique puisse recevoir le statut de *science* : son alliance forte avec la linguistique d'une part, et le développement de sa dimension expérimentale d'autre part.

Dans cette section, je vais proposer un agenda pour la pragmatique, et surtout mon agenda personnel. Je montrerai que, outre le développement constant depuis environ vingt ans des méthodes expérimentales (pragmatique expérimentale) et empiriques (*corpus pragmatics*), quatre thématiques devraient être au centre des recherches pragmatiques, nécessairement interdisciplinaires :

- (i) Le développement de la *pragmatique interculturelle*, née il y a 15 ans avec la revue *Intercultural Pragmatics*, créée par Istvan Kecskes (Kecskes 2014).
- (ii) Le développement d'une approche *inclusive* de la pragmatique, incluant notamment la relation entre langage et émotion, effets représentationnels et non-représentationnels, langage et fiction, compréhension et interprétation.
- (iii) De manière complémentaire aux travaux actuels de pragmatique centrés sur le *sens* de la locutrice (*speaker meaning*), depuis les propositions de Grice (1989) et de Sperber & Wilson (1995), la pragmatique devra développer une théorie de la *production* des énoncés, centrée sur les relations entre intentions, formes linguistiques et effets contextuels des énoncés. Cette approche a été esquissée avec le concept de *vigilance épistémique* (Sperber et al. 2010) et la théorie argumentative du raisonnement (Mercier & Sperber 2017).
- (iv) Enfin, je ferai quelques propositions sur les relations entre pragmatique et évolution du langage, telles qu'elles ont été développées chez Scott-Phillips (2014) et plus récemment dans l'ouvrage d'Anne Reboul (2017).

3.1. Pragmatique interculturelle

Depuis 2004, un nouveau programme en pragmatique est intervenu, avec la création de la revue *Intercultural pragmatics* par Istvan Kecskes (2014). Voici l'agenda scientifique de cette revue :

The goal of the journal is to promote the development and understanding of pragmatic theory and intercultural competence by publishing research that focuses on general theoretical issues, more than one language and culture, or varieties of one language.

The intercultural perspective is relevant not only to each line of research within pragmatics but also extends to several other disciplines such as anthropology, theoretical and applied linguistics, psychology, communication, sociolinguistics, second language acquisition, and bi- and multilingualism. Intercultural Pragmatics makes a special effort to cross disciplinary boundaries.

What we primarily look for is innovative approaches and ideas that do not always fit into existing paradigms, and lead to new ways of thinking about language?

Quelle est la pertinence de ce type d'approche en pragmatique ? Elle est centrale pour la pragmatique. En effet, les questions interculturelles sont à l'agenda des agences nationales, mais aussi des programmes scientifiques internationaux. De manière plus spécifique, la pragmatique interculturelle vise à donner une interprétation pragmatique aux phénomènes de communication interculturelle. Je vais présenter un exemple, développé de manière exhaustive dans Moeschler (2004) et (2007).

La pragmatique interculturelle cherche à comprendre ce qui favorise ou bloque la communication interculturelle. Voici un exemple de communication interculturelle entre un locuteur européen et un interlocuteur nord-africain (Moeschler 2004) :

- (3) A : Pouvez-vous me dire comment aller de l'aéroport de X à Y ?
 B : Vous pouvez prendre le train à l'aéroport, avec un changement à la gare de Z. Vous arrivez à la gare de Y à deux minutes de l'hôtel.

Cet exemple pose la question suivante : comment et pourquoi la demande d'aide de A n'a pas été satisfaite ? Pour répondre à cette question, je ferai recours à deux biais et à une règle générale :

Biais linguistique : plus le niveau de maîtrise de la langue de communication est élevé, plus grand est le risque pour la locutrice d'attribuer au destinataire les mêmes croyances que celles qu'elle entretient. Ce biais est important pour la communication interculturelle : en effet, la maîtrise parfaite de la L2 est un biais permettant au destinataire d'inférer que non seulement la langue est partagée, mais aussi le contexte culturel.

Biais pragmatique : dans la communication interculturelle, les malentendus sont dus à de fausses inférences causées par de fausses explicatures, à savoir des erreurs dans la compréhension de la signification explicite. En (3), A

utilise une question pour communiquer une requête (*Venez me chercher à l'aéroport*). Dans le cadre de la théorie de la pertinence (Sperber & Wilson 1989 ; 1986/1995), les forces illocutionnaires (la valeur illocutionnaire de l'énoncé) sont des explicatures d'ordre supérieure.

Règle générale : les malentendus interculturels se produisent lorsque des hypothèses contextuelles erronées conduisent à de fausses explicatures d'ordre supérieur (question *vs* requête). En d'autres termes, les questions interculturelles, notamment les erreurs d'interprétation, sont le résultat d'erreurs dans les computations pragmatiques.

Ce qui est remarquable dans ce cas de figure, qui est pour moi représentatif de beaucoup d'exemples de malentendus interculturels, c'est qu'aucune théorie particulière de l'interculturalité n'est requise : je n'ai utilisé que les outils conceptuels de la pragmatique, et plus spécifiquement de la théorie de la pertinence.

3.2. Pragmatique des émotions

La deuxième thématique d'avenir de la pragmatique est la relation entre langage et émotion. Dans la Théorie de la Pertinence, elle a été interprétée comme relevant des effets non-propositionnels, définis comme des implicatures faibles (Sperber & Wilson 1989, Wilson & Carston 2019), à savoir des implicatures faiblement communiquées relevant de la responsabilité non de la locutrice, mais du destinataire.

Un phénomène intéressant, non étudié à ma connaissance, est la relation entre effets propositionnels et effets non-propositionnels, esquissée dans Moeschler (2009). Deux types d'interaction peuvent donner lieu ici à illustration: (i) l'émergence d'effets non-propositionnels bloque le déclenchement des effets propositionnels; (ii) l'émergence d'effets non-propositionnels renforce les effets propositionnels.

3.2.1. Blocage d'effets propositionnels

Un bon exemple de blocage d'effets propositionnels par des effets non-propositionnels est le mot d'esprit (*joke*). Les mots d'esprit ont pour fonction principale d'amener l'interlocuteur à une conclusion paradoxale, qui produit un vaste ensemble d'effets non-propositionnels, manifestés par le rire (Minsky 1985). Dans ce cas, l'explicitation du paradoxe relève d'un processus réflexif complexe, lent et coûteux cognitivement, et souvent non détec-

table. Voici un exemple typique de blocage d'effets propositionnels, tiré du merveilleux corpus de Freud (1905/1998) :

- (4) Un monsieur entre dans une confiserie et demande un gâteau ; il l'échange ensuite contre un petit verre de liqueur. Il le boit et veut sortir sans payer. Le patron le retient. « Que voulez-vous ? » — « Payez votre liqueur. » — « Mais je vous ai donné un gâteau en échange. » — « Vous ne l'avez pas payé non plus... » — « Mais ne je ne l'ai pas mangé. » (Freud 1905/1998)

3.2.2. Renforcement d'effets propositionnels

Le deuxième type d'interaction, le renforcement d'effets propositionnels, est exemplifié dans au moins trois situations différentes : (i) le renforcement d'hypothèses anciennes causé par des émotions (positives ou négatives) – par exemple, vous pouvez éprouver un certain plaisir en m'écoutant, ou au contraire du déplaisir, parce que le plaisir ou le déplaisir renforce ou est en contradiction avec des hypothèses anciennes que vous entretenez ; (ii) des actes expressifs (au sens de Searle 1972) positifs ou négatifs amplifiant les relations sociales, comme par exemple des félicitations inattendues, des critiques injustifiées, etc. ; enfin (iii) des jeux de mots, par exemple dans la presse, renvoyant à des références partagées avec les lecteurs.

Un bon exemple de cette dernière situation est le le titre de L'ÉQUIPE du 5 juin 2008, où le titre *La gloire de Monfils* fait référence à *La gloire de mon père* de Marcel Pagnol. Dans *La gloire de Monfils*, il y a un contraste entre l'événement (la victoire du joueur de tennis français Gaël Monfils lors d'un quart de final de Roland Garros), le support de la relation de l'événement (le quotidien sportif français L'ÉQUIPE) et la référence littéraire, basée sur la simple opposition *mon père/Monfils*.

3.3. Pragmatique de la locutrice

Depuis Grice et Sperber & Wilson, la pragmatique est une approche cognitive et inférentielle de l'interprétation des énoncés : l'interprétation est obtenue lorsque l'auditeur accède au sens de la locutrice.

Voici un exemple classique, tiré de Reboul & Moeschler (1998b), qui illustre le fait que la compréhension de cette nouvelle de Stendhal suppose l'attribution d'une intention informative globale assignée à l'auteur (Stendhal va nous raconter une histoire choquante ; cette histoire concerne les mœurs du clergé ; dans cette histoire, un curé couche avec sa servante) :

- (5) Oserai-je raconter l'anecdote que l'on m'a confiée en prenant le frais à l'ombre du mur d'un cimetière dans une pièce de luzerne à la verdure charmante ? Pourquoi pas ? Je suis déjà déshonoré comme disant des vérités qui choquent la mode de 1838 :

Le curé n'était point vieux, la servante était jolie ; on jasait, ce qui n'empêchait point un jeune homme du village voisin de faire la cour à la servante. Un jour, il cache les pincettes de la cuisine dans le lit de la servante. Quand il revint huit jours après, la servante lui dit :

« Allons, dites-moi où vous avez mis les pincettes que j'ai cherchées partout depuis votre départ. C'est là une bien mauvaise plaisanterie. » L'amant l'embrassa, les larmes aux yeux, et s'éloigna. (Stendhal, *Voyage dans le midi*)

Ceci nous mène au paradoxe de la locutrice, que j'aimerais formuler comme suit. Selon la procédure de compréhension de la Pertinence (Wilson & Sperber 2004), il est demandé au destinataire trois choses : (i) accéder aux hypothèses (sur le sens explicite et implicite) dans leur ordre d'accessibilité ; (ii) suivre le chemin du moindre effort dans la recherche de pertinence ; (iii) arrêter dès que ses attentes de pertinences sont satisfaites.

Dès lors, peut-on envisager, symétriquement, une procédure de production ? Si oui, quelle serait sa forme ? Voici une proposition :

- (6) *Procédure de production*

- (i) Faites que les hypothèses contextuelles nécessaires à la compréhension de l'énoncé soient accessibles.
- (ii) Faites que l'effort de compréhension soit minimal.
- (iii) Faites que les attentes de pertinence de l'auditeur soient satisfaites.

Le paradoxe de la locutrice peut maintenant se formuler de la manière suivante. Selon Mercier & Sperber (2017), les interlocuteurs doivent être vigilants épistémiquement sur la qualité des arguments de la locutrice, alors que les locuteurs³ sont paresseux, i.e. peu vigilants sur la qualité de leurs

3 J'ai utilisé le féminin *locutrice* pour le rôle assigné au sujet parlant, adoptant l'usage anglophone qui désigne le *speaker* par *she* et son *addressee* par *he*. À la suite de la conférence du 22 mai, certaines personnes m'ont demandé pourquoi la *locutrice* devenait *locuteur* lorsqu'elle était paresseuse. Ma réponse est simple : si je disais : « la locutrice est paresseuse », l'interprétation misogyne entrerait par la fenêtre. J'utilise donc, dans ce cas précis, le générique, qui est en français le masculin. J'ai utilisé *chercheur* pour référer à des personnes et non à des rôles, et choisi volontairement des termes non marqués comme *académiques*, *universitaires* ou *scientifiques*, pour éviter toute accusation d'incohérence ou de misogynie.

arguments. Comment dès lors concilier une théorie de la compréhension avec une théorie de la production ? Je ne répondrai pas à cette question, mais une première réponse a été formulée dans Moeschler (2019b).

3.4. Pragmatique et évolution du langage

La question de l'évolution du langage et de la communication est depuis une vingtaine d'années au centre des recherches en biolinguistique (Hauser et al. 2002, Anderson 2004, Berwick & Chomsky 2016). L'approche biolinguistique est aujourd'hui confortée par des études de pragmatique sur l'évolution du langage et de la communication, selon lesquelles les langues dites naturelles sont des codes riches, mais imparfaits, car ils doivent être appris (Sperber & Origgi 2005, Scott-Phillips 2014). En d'autres termes, dans l'approche pragmatique, les énoncés ne sont que des indices du sens de la locutrice – la réussite de la communication n'exigeant pas une identité entre ce qui est intentionné et ce qui est compris.

Une autre approche pragmatique, celle d'Anne Reboul (2017), soutient que les langues naturelles sont des systèmes de communication au sens faible. En d'autres termes, les langues n'ont pas évolué pour la communication, mais ont exapté pour la communication, et sous cette hypothèse, la communication implicite a dû jouer un rôle fondamental dans l'évolution du langage : elle permet de concilier coopération et vigilance épistémique. Comment cela est-il possible ? Partons de cette observation de Harari (2015 : 150) : « Seul Sapiens est en mesure de coopérer très soupagement avec d'innombrables inconnus ». Si la coopération semble l'une des caractéristiques de notre espèce (*homo sapiens*), elle ne suffit pas à expliquer la nature de la communication verbale : en effet, la coopération n'exclut pas la manipulation (Reboul 2017, Zufferey et al. 2019).

Quel avantage la communication verbale a-t-elle apporté à l'espèce humaine ? On peut répondre à cette question en faisant référence aux implicatures et aux présuppositions, à savoir à la communication implicite (Reboul 2013 : 262) : « la communication implicite a évolué pour faciliter la manipulation en permettant au communicateur de cacher ses intentions ». Anne Reboul donne l'exemple suivant pour montrer le rôle de la communication implicite. A, directeur d'une entreprise, convoque B pour l'informer qu'il ne l'a pas choisi pour le job de manager :

(7) A : J'ai décidé de donner le job de manager à John.

B : C'est une excellente idée, surtout qu'il a maintenant arrêté de boire.

(7) présuppose que John buvait, et implicite que l'entreprise va être négativement affectée si A donne à John le job de manager. Le point intéressant est premièrement que B peut nier l'implicature, mais pas la présupposition, et deuxièmement que B fait comme si la présupposition appartenait au fond commun de la conversation (*common ground*).

Selon Anne Reboul, la communication implicite est l'un des enjeux de l'évolution du langage, et aurait apporté un avantage pour l'espèce : la locutrice implicite sans s'engager, ce qui laisse à l'interlocuteur la responsabilité de tirer les implicatures, annulant la possibilité de manipulation. Or cette question est du ressort de la pragmatique.

4. Super Pragmatique

Dans cette dernière section, j'aimerais aller au-delà de chemins nouveaux pour la pragmatique proposés dans la section 3, et introduire un concept nouveau, la Super Pragmatique, dont le champ devrait aller au-delà d'une théorie de la communication et de la signification en contexte, et inclure des champs de recherches anciens et nouveaux, de manière parallèle à la proposition de Philippe Schlenker de *Super Linguistics*, permettant d'investiguer avec les outils de la syntaxe et de la sémantique formelles des domaines comme le langage des signes, la danse, la musique, la communication animale, etc.

Ce changement de paradigme contraste avec ce que j'avais annoncé comme étant deux approches caricaturales de la recherche aujourd'hui : les approches isolationnistes et les approches interventionnistes. Ce changement de paradigme implique en effet (i) l'engagement et la responsabilité des scientifiques et (ii) la prise au sérieux de l'impact sociétal de leurs recherches. Je donnerai un exemple de ce que pourrait être une approche de type Super Pragmatique à l'aide du slogan *Je ne suis pas Charlie*, datant de janvier 2015.

4.1. Engagement et responsabilité

Je commencerai par rappeler ce qu'un historien engagé et responsable, Yuval Noah Harari, recommande dans *21 leçons pour le XXI^e siècle* :

Notre responsabilité à tous est de consacrer du temps et des efforts à débusquer nos partis pris et à vérifier nos sources d'information. (...)

(...) si un problème vous semble être d'une importance exceptionnelle,

faites l'effort de lire les publications scientifiques concernées. J'entends par là les revues pratiquant l'évaluation par les pairs, les livres publiés par des éditeurs scientifiques renommés et les écrits de professeurs appartenant à des institutions réputées. La science a évidemment ses limites ; il lui est arrivé souvent de se tromper. La communauté scientifique n'en est pas moins depuis des siècles notre source de connaissance la plus fiable. (...)

Les chercheurs, pour leur part, doivent s'engager bien plus à fond dans les débats publics actuels. (...) Le silence ne vaut pas neutralité, mais approbation du statu quo. (...) Mais il n'en est pas moins important de communiquer les toutes dernières théories scientifiques au grand public à travers des livres de vulgarisation, voire à travers l'usage habile de l'art et de la fiction. (Harari 2018 : 263-4)

En tant qu'universitaires, nous avons donc le devoir de faire de la recherche reconnue par les pairs, mais aussi d'informer nos concitoyens des résultats de nos recherches. Mais le public a aussi une responsabilité : faire la différence entre le savoir qui découle des recherches scientifiques et les opinions qui relèvent des croyances des sociétés et aussi des idéologies véhiculées par l'histoire.

4.2 Excellence, expertise, innovation et impact sociétal

Les universités sont légitimées par la qualité de leurs recherches, à savoir l'excellence, liée à l'expertise des académiques et à leurs publications scientifiques. La question de l'excellence pose celle de la légitimité. En effet, l'un des enjeux des universitaires est de pouvoir conforter leur légitimité. Voici un exemple récent d'une telle revendication par l'historien Christophe Prochasson, directeur de l'EHESS (Paris), sur France Culture, dans *L'invité(e) des Matins* du 14 janvier 2019 :

- (8) Le rôle des savants est de dire « Halte ! »
 Il y a un temps de l'analyse scientifique et il faut le dire avec force afin que les savants soient respectés. (...)
 Si les savants font la même chose que les journalistes, ils n'auront plus de légitimité.

Récemment, les institutions sponsors des universités ont ajoutés deux nouvelles contraintes : l'innovation (Manifestation publique de l'ASSH, mai 2017, cf. Moeschler 2018) et l'impact sociétal (Manifestation publique de l'ASSH, mai 2019). L'impact sociétal est devenu un leitmotif récent, comme le montre cette citation provenant du flyer de l'Académie Suisse des

Sciences Humaines et Sociales, pour sa manifestation publique du 24 mai 2019 :

La question de la valeur ajoutée concrète de la recherche pour la société n'a pas seulement façonné la pratique internationale de l'évaluation, mais elle a également remodelé la vie scientifique quotidienne dans certains pays sous ce que l'on appelle l'« impact sociétal ». En Suisse, le concept d'impact n'a jusqu'à présent pas occupé une place centrale dans l'encouragement de la recherche. Ce sont encore les notions d'« excellence » et d'« innovation » qui continuent de dominer le discours.

D'un autre côté, un grand nombre de chercheurs de très haut niveau sont fatigués des limites de leurs disciplines. Ils cherchent à étendre leur domaine de recherche en utilisant les méthodes de leurs disciplines. En voici quelques exemples : Steven Pinker, *La part d'ange en nous* (2017), *Le triomphe des Lumières* (2018) ; Yuval Noah Harari, *Sapiens* (2015), *Homo deus* (2017), *21 leçons pour le XXI^e siècle* (2018) ; Jared Diamond, *De l'inégalité parmi les sociétés* (2000), *Le troisième chimpanzé* (2000), *Effondrement* (2006), *Le monde jusqu'à hier* (2013) ; Julien Musolino, *The Soul Fallacy* (2015) ; Hugo Mercier & Dan Sperber, *The Enigma of Reason* (2017) ; David Beaver, *Hustle. The politics of language* (à paraître)

Quel pourrait être l'impact sociétal de la pragmatique ? Ma réponse réside dans la Super Pragmatique (*super* = au-delà), que j'aimerais illustrer avec l'exemple *Je ne suis pas Charlie*.

4.3. *To be or not to be Charlie*

Peu après les attentats du 7 janvier 2015 de Charlie Hebdo à Paris, est apparu partout, sur la toile comme dans les rues, le message *Je suis Charlie*. Quelques heures après, le message *Je ne suis pas Charlie* s'est diffusé, reprenant la typographie du message *Je suis Charlie*, mais avec les mots négatifs en rouge (Figure 2).



Figure 2 : Je suis Charlie vs Je ne suis pas Charlie

Ce message a été endossé par de jeunes français qui ne voulaient pas soutenir Charlie Hebdo à cause de ses positions vis-à-vis de l'islam (voir la publication des caricatures). En même temps, ils se dissociaient pour la plupart des actes terroristes.

Avant de comprendre ce que signifie *Je ne suis pas Charlie*, il faut se demander ce que signifie *Je suis Charlie*. On peut envisager que ce message implicite faiblement les propositions suivantes :

- (9) a. Je suis solidaire de Charlie
 b. Je suis en deuil de Charlie
 c. Je suis effondré par cet attentat
 d. Je condamne le terrorisme
 e. La liberté d'expression est la première valeur de la république
 f. La force ne pourra pas vaincre l'intelligence et la pensée etc.

Toutes ces significations sont des implicatures faibles⁴. Elles sont variées, nombreuses, et leur nombre explique pourquoi autant d'internautes ont affiché et affichent *Je suis Charlie*.

Que peut-on dire maintenant de la proposition contradictoire, celle qui a choqué une grande partie de la population française ? Nous pouvons faire trois hypothèses sur la signification de *Je ne suis pas Charlie* :

- (10) *Hypothèse 1* : le sens de *Je ne suis pas Charlie* est sous-spécifié, et n'est pas déterminé par les implicatures de *Je suis Charlie*.

L'argument pour cette hypothèse est que les implicatures d'un énoncé négatif (NEG) ne sont pas les contradictoires des implicatures de son correspondant positif (POS). L'exemple le plus simple est le suivant : si je dis de ma fille qu'elle est belle (10), cela implique qu'elle n'est pas plus que belle (11). Mais si je dis de ma fille qu'elle n'est pas belle (12), cela ne signifie pas qu'il est faux qu'elle n'est pas plus que belle (13), sauf dans l'usage métalinguistique de la négation (14) :

- (11) Abi est belle.
 (12) Abi n'est pas plus que belle.
 (13) Abi n'est pas belle.
 (14) Il est faux qu'Abi n'est pas plus que belle.

4 Une implicature faible est faiblement communiquée par la locutrice, car elle relève de la responsabilité du destinataire : dans la Pertinence, les implicatures faibles sont typiquement communiquées par les métaphores créatives.

(15) Abi n'est pas belle, mais très belle.

La deuxième hypothèse est formulée en (15) :

(16) *Hypothèse 2* : *Je ne suis pas Charlie* signifie le refus d'appartenir à la communauté qui affirme *Je suis Charlie*.

On voit que cette hypothèse a un enjeu sociologique, à savoir la polarisation de la société en deux groupes antagonistes, les pour et les contre *Charlie Hebdo*. Une telle polarisation n'est jamais ce que souhaite une société, surtout lorsque cela implique des attentats.

La troisième hypothèse est bien plus intéressante, car elle fait sortir un lapin du chapeau du linguiste, la *négation métalinguistique*.

(17) *Hypothèse 3* : *Je ne suis pas Charlie* est la négation métalinguistique de *Je suis Charlie*.

La question est donc de savoir quelle est la signification de la négation métalinguistique. Dans les études sur la négation métalinguistique (Horn 1989, Moeschler 2018c), un énoncé négatif avec la négation métalinguistique *non-p* signifie « je ne peux pas affirmer *p* », et non pas « il est faux que *p* », signification ordinaire ou descriptive de la négation. Ainsi *Je ne suis pas Charlie* (17) signifie (18) ou (19) :

(18) Je ne suis pas Charlie

(19) Je ne peux pas affirmer « Je suis Charlie »

(20) Je refuse de DIRE « je suis Charlie »

Pendant, la négation métalinguistique est généralement suivie d'une clause correctrice, comme en (14). Le connecteur *mais* introduit en (14) le contraste de la clause correctrice lorsque l'assertabilité de la proposition porte sur des prédicats scalaires, définis par un degré *d* de propriété *P*. Dans le cas de *Je ne suis pas Charlie*, il ne s'agit pas de propriété, mais d'assumer la responsabilité d'une assertion ou de refuser de l'assumer. Le connecteur introduisant un tel refus est un connecteur de justification, comme *parce que* ou *puisque*. On aurait donc dû avoir un énoncé plus complet comme (20) :

(21) Je ne suis pas Charlie parce que ...

L'absence d'un *parce que* de justification a cependant un effet important : elle rend l'énoncé négatif sous-spécifié, car la raison du refus d'affirmer *Je suis Charlie* ne peut être reconstruite.

Cette absence de justification peut recevoir maintenant une autre explication. Normalement, une prise de position doit être argumenté. Pour ne

reprendre que l'exemple positif, on pourrait voir dans ce que j'ai appelé des implicatures faibles des justifications d'asserter *Je suis Charlie*, comme en (21) :

- (22) Je suis Charlie parce que
- a. je suis solidaire de Charlie
 - b. je suis en deuil de Charlie
 - c. je suis effondré par cet attentat
 - d. je condamne le terrorisme
 - e. la liberté d'expression est la première valeur de la république
 - f. la force ne pourra pas vaincre l'intelligence et la pensée etc.

Ce que montre donc l'exemple de *Je ne suis pas Charlie* est en fait le refus d'argumenter, à savoir d'explicitier les raisons poussant à refuser d'asserter *Je suis Charlie*. Ma position est que ce refus est l'un des aspects les plus troublants de ce message, car il est en rupture totale, en plus de la disparition de la signification de la vie humaine, avec ce qui constitue un des traits de l'espèce humaine : sa capacité à argumenter.

5. Conclusions à *Mon tout dernier cours*

J'aimerais tirer quelques conclusions générales de ce tout dernier cours. Comme la lectrice l'aura compris, au-delà du panorama de ce pourrait être un programme de recherche pour la pragmatique d'ici l'horizon 2030, j'ai défendu une position mettant au centre de la recherche la responsabilité et l'engagement sociétal. L'exemple de *Je ne suis pas Charlie* peut paraître être une bien faible contribution sociétale ; mais ce serait une attitude méprisante vis-à-vis de la recherche et de l'importance des découvertes en pragmatique. Un concept comme celui de *négation métalinguistique* montre un aspect fondamental de la cognition humaine, ainsi que de l'usage du langage dans la communication : il s'agit d'une capacité réflexive propre à l'espèce humaine, ayant des domaines d'application extrêmement variés, comme la musique (Bach), le dessin (Escher) ou encore les mathématiques (Gödel) (Hofstadter 1985, Recanati 1979).

Ce que montre l'exemple *Je ne suis pas Charlie* n'est donc pas l'absence de capacité réflexive chez ceux qui endossent ce message, mais l'absence de leur capacité à argumenter. Les implications à tirer sont, ou devraient être, évidentes : pour résoudre des problèmes sociétaux comme ceux liés à la polarisation d'une société, rien ne vaut l'instruction et l'éducation. Ceci implique que nous avons tous un rôle à jouer. Donc :

- Soyons responsables, car sinon personne ne le sera.
- Engageons-nous pour débusquer et réfuter les fallacies et les infox, car nous sommes les mieux outillés intellectuellement pour le faire.
- Informons-nous auprès des sources les plus sûres, à savoir les travaux scientifiques, car c'est dans ces travaux que se trouvent les informations les plus fiables.
- Luttons contre les mesures de restriction à l'éducation primaire, secondaire, tertiaire et à la recherche, car le contraire serait suicidaire pour nos sociétés.
- Formons plus de diplômés, car « un monde avec plus de doctorants ne peut être qu'un monde meilleur » (Denis Billotte, Secrétaire Général de la CUSO, communication personnelle).
- Intéressons-nous aux autres parce que ce sont des êtres humains comme nous.

Ceci est mon héritage.

Références

- Anderson, R. Stephen. 2004. *Doctor Dolittle's Delusion. Animals and the Uniqueness of Human Language*. New Haven : Yale University Press.
- Beaver, David. À paraître. *Hustle: The Politics of Language*. Princeton : Princeton University Press.
- Berwick, Robert C. & Noam Chomsky. 2016. *Why Only Us? Language and Evolution*. Cambridge, MA : MIT Press.
DOI : [<https://doi.org/10.7551/mitpress/9780262034241.001.0001>]
- Diamond, Jared. 2000. *De l'inégalité parmi les sociétés. Essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire*. Paris : Gallimard (Folio Essais).
- Diamond, Jared. 2000., *Le troisième chimpanzé. Essai sur l'évolution et l'avenir de l'animal humain*. Paris : Gallimard (Folio Essais).
- Diamond, Jared. 2006. *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*. Paris : Gallimard (Folio Essais).
- Diamond, Jared. 2013. *Le monde jusqu'à hier. Ce que nous apprennent les sociétés traditionnelles*. Paris : Gallimard (Folio Essais).
- Dowty, R. David, Robert E. Wall & Stanley Peters. 1981. *Introduction to Montague Semantics*. Dordrecht : Reidel.
DOI : [<https://doi.org/10.1007/978-94-009-9065-4>]

- Freud, Sigmund. 1905/1998. *Le mot d'esprit et son rapport à l'inconscient*. Paris : Gallimard.
- Grice, Paul. 1975. Logic and conversation. In Peter Cole & Jerry L. Morgan (eds.), *Syntax and Semantics 3: Speech Acts*, 41-58. New York : Academic Press.
- Grice, Paul. 1989. *Studies in the way of Words*. Cambridge, MA : Harvard University Press.
- Harari, Yuval Noah. 2015. *Sapiens. Une brève histoire de l'humanité*. Paris : Albin Michel.
- Harari, Yuval Noah. 2017. *Homo deus. Une brève histoire de l'avenir*. Paris : Albin Michel.
DOI : [<https://doi.org/10.17104/9783406704024>]
- Harari, Yuval Noah. 2018. *21 leçons pour le XXI^e siècle*. Paris : Albin Michel.
- Hauser Marc, Noam Chomsky & W. Tecumseh Fitch. 2002. The faculty of language. What is it, who has it, and how did it evolve? *Science* 298 : 1569-1579.
DOI : [<https://doi.org/10.1126/science.298.5598.1569>]
- Hofstadter, Douglas. 2005. *Gödel, Escher, Bach. Les brins d'une guirlande éternelle*. Paris : Dunod.
- Horn, Laurence R. 1989. *A Natural History of Negation*. Chicago : The University of Chicago Press.
- Kecskes, Istvan (2014), *Intercultural Pragmatics*. Oxford : Oxford University Press.
DOI : [<https://doi.org/10.1093/acprof:oso/9780199892655.001.0001>]
- Mercier, Hugo & Dan Sperber (2017), *The Enigma of Reason. A New Theory of Human Understanding*. London : Allen Lane.
DOI : [<https://doi.org/10.4159/9780674977860>]
- Minsky, Marvin. 1985. Jokes and the logic of cognitive unconscious. In Lucia Vaina & Jaakko Hintikka (eds.), *Cognitive Constraints on Communication. Representations and Processes*, 175-200. Dordrecht : Reidel.
DOI : [https://doi.org/10.1007/978-94-010-9188-6_10]
- Moeschler, Jacques. 1989. *Modélisation du dialogue. Représentation de l'inférence argumentative*. Paris : Hermès.
- Moeschler, Jacques. 2004. Intercultural pragmatics : A cognitive approach. *Intercultural Pragmatics* 1(1) : 49-70. DOI : [<https://doi.org/10.1515/iprg.2004.007>]
- Moeschler, Jacques. 2006. The French tradition in pragmatics : From structuralism to cognitivism. *Intercultural Pragmatics* 3(4) : 381-407.
DOI : [<https://doi.org/10.1515/IP.2006.025>]
- Moeschler, Jacques. 2007. The role of explicature in communication and in intercultural communication. In Istvan Kecskes & Laurence R. Horn L. (eds.), *Explorations in Pragmatics. Linguistic, Cognitive and Intercultural Aspects*, 73-94. Berlin : Mouton de Gruyter.

- Moeschler, Jacques. 2009. Pragmatics, propositional and non-propositional effects. Can a theory of utterance interpretation account for emotions in verbal communication? *Social Science Information* 48(3) : 447-463.
- Moeschler, Jacques. 2011. Causal, Inferential and temporal connectives : Why parce que is the only causal connective in French. In Sylvie Hancil (éd.), *Marqueurs discursifs et subjectivité*, 97-114. Rouen : Presses Universitaires de Rouen et du Havre. DOI : [<https://doi.org/10.1177/0539018409106200>]
- Moeschler, Jacques. 2018a. The semantics-pragmatics interface: How it works, why we need it, and where it is? In Pierre Saint-Germier (ed.), *Language, Evolution and Mind. Essays in Honour of Anne Reboul*, 13-37. London : College Publications.
- Moeschler, Jacques. 2018b. L'innovation dans les sciences linguistiques et littéraires : changement de paradigme ou ouverture transdisciplinaire ? *Innovation/Anregungen/Impulse aus den Geistes- und Sozialwissenschaften. Ein Werkstattbericht. Swiss academic communication* 13(1) : 21-27.
- Moeschler, Jacques. 2018c. A set of semantic and pragmatic criteria for descriptive vs. metalinguistic negation. *Glossa. A Journal of General Linguistics* 3(1) : 58. 1–30. DOI : [<https://doi.org/10.5334/gjgl.439>].
- Moeschler, Jacques. 2019a. *Non-Lexical Pragmatics. Time, Causality and Logical Words*. Berlin : Mouton de Gruyter. À paraître.
- Moeschler, Jacques. 2019b. Le langage n'est pas la communication, la communication n'est pas le langage. In Mireille Besson, Françoise Lavocat, Alain Viala et Catherine Courtet (éds), *Le jeu et la règle*, 121-135. Paris : Éditions du CNRS.
- Moeschler, Jacques et al. 1998. *Le temps des événements. Pragmatique de la référence temporelle*. Paris : Kimé.
- Moeschler, Jacques & Antoine Auchlin. 2018. *Introduction à la linguistique contemporaine*. Paris : Armand Colin (Cursus), 4^e édition.
- Moeschler, Jacques & Anne Reboul. 1994. *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*. Paris : Seuil.
- Morris, Charles, 1938. Foundations of a theory of signs. *International Encyclopaedia of Unified Sciences* 1(2). Chicago : The University of Chicago Press.
- Morris, Charles. 1974. Fondements de la théorie des signes. *Langages* 35 : 15-21. DOI : [<https://doi.org/10.3406/lgge.1974.2263>]
- Musulino, Julien. 2015. *The Soul Fallacy. What Science Shows we Gain from Letting Go of our Soul Beliefs*. Amherst : Prometheus Books.
- Pinker, Steven. 2017. *La part d'ange en nous. Histoire de la violence et de son déclin*. Paris : Les Arènes.

- Pinker, Steven. 2018. *Le triomphe des Lumières. Pourquoi il faut défendre la raison, la science et l'humanisme*. Paris : Les Arènes.
- Reboul, Anne. 2017. *Cognition and Communication in the Evolution of Language*. Oxford : Oxford University Press.
DOI : [<https://doi.org/10.1093/acprof:oso/9780198747314.001.0001>]
- Reboul, Anne & Jacques Moeschler. 1998a. *La pragmatique aujourd'hui. Une nouvelle science de la communication*. Paris : Points Seuil.
- Reboul, Anne & Jacques Moeschler. 1998b. *Pragmatique du discours. De l'interprétation de l'énoncé à l'interprétation du discours*. Paris : Armand Colin.
- Recanati, François. 1979. *La transparence et l'énonciation. Pour introduire à la pragmatique*. Paris : Seuil.
- Searle, John R. 1972. *Les actes de langage. Essai de philosophie du langage*. Paris : Hermann.
- Scott-Phillips, Thom (2014), *Speaking our Minds. Why Human Communication is Different, and how Language Evolved to Make it Special*. Basingstoke: Palgrave Macmillan.
- Sperber, Dan & Gloria Origgi. 2005. Pourquoi parler, comment comprendre ? In Jean-Marie Hombert (éd.), *Aux origines des langues et du langage*, 236-253. Paris : Fayard.
- Sperber, Dan & Deirdre Wilson. 1986/1995. *Relevance. Communication and cognition*. Oxford : Blackwell.
- Sperber, Dan & Deirdre Wilson. 1989. *La Pertinence. Communication et cognition*. Paris : Minuit.
- Van Dijk, A. Teun. 1977. *Text and Context. Explorations in the Semantics and Pragmatics of Discourse*. London : Longman.
- Wilson, Deirdre & Robyn Carston. 2019. Pragmatics and the challenge of non-propositional effects. *Journal of Pragmatics*.
DOI : [<https://doi.org/10.1016/j.pragma.2019.01.005>]
- Wilson, Deirdre & Dan Sperber. 2004. Relevance theory. In Laurence R. Horn & Gregory Ward (eds.), *The Handbook of Pragmatics*, 607-632. Oxford : Blackwell.
- Wilson, Deirdre & Dan Sperber. 2012. *Meaning and Relevance*. Cambridge : Cambridge University Press. DOI : [<https://doi.org/10.1017/CBO9781139028370>]
- Zufferey Sandrine & Jacques Moeschler. 2012. *Initiation à l'étude du sens. Sémantique et pragmatique*. Auxerre : Sciences Humaines Éditions.
- Zufferey, Sandrine, Jacques Moeschler & Anne Reboul. 2019. *Implicatures*. Cambridge : Cambridge University Press. DOI : [<https://doi.org/10.1017/9781316410875>]

